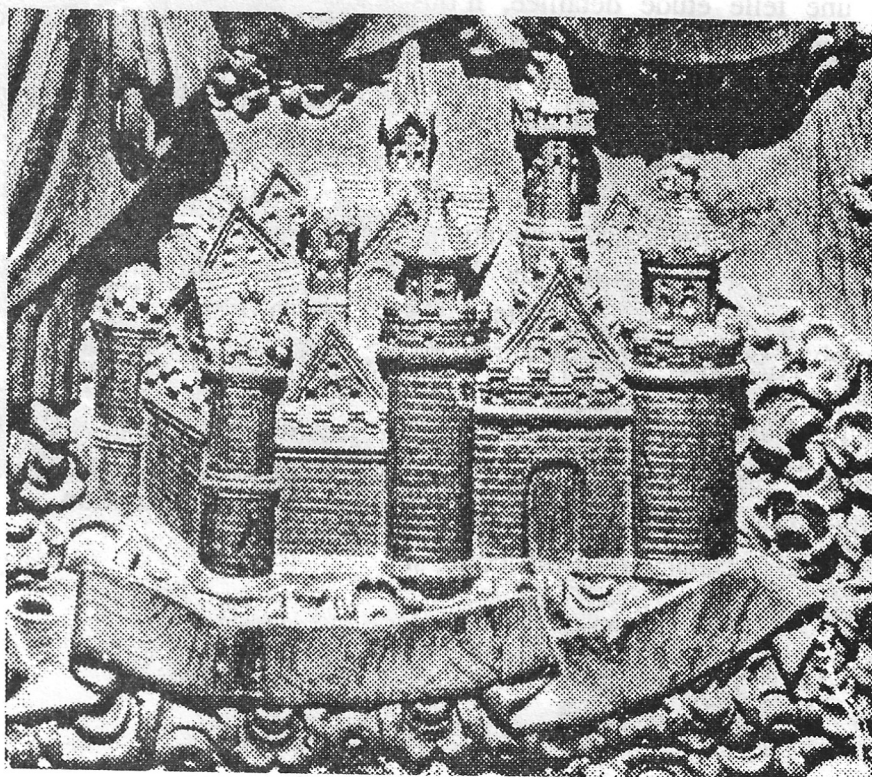


Détail.

La Cité de David  
(ou Cité céleste)

à MONTDIDIER



à AMIENS

**LA CATHÉDRALE  
NOTRE-DAME D'AMIENS,  
UN MUSÉE ?**

par Mgr Claude DAGENS

---

NOTE LIMINAIRE.

Il nous paraît intéressant de proposer à nos lecteurs la contribution de Mgr Claude DAGENS, évêque d'Angoulême, au Colloque " FORME ET SENS " sur la formation à la dimension religieuse du patrimoine culturel qui se tint en 1996 à l'Ecole du Louvre. Dans cette communication il livre ses réflexions sur la relation qui doit être reconnue entre le symbolique et le culturel, entre la Foi et l'expression artistique.

Cette reproduction est faite avec l'aimable autorisation de l'Ecole du Louvre de Paris, qui publia les actes de ce colloque.

Je parle ici comme croyant catholique et évêque de l'Eglise catholique. Mais je parlerai aussi comme éducateur, parce que cela me semble conforme à l'objectif de ce colloque, et aussi parce que j'ai la conviction que la mission de l'Eglise catholique, dans la société qui est la nôtre, doit être ou devrait être davantage d'ordre éducatif : je veux dire que, comme croyants, nous nous adressons à des libertés personnelles, non pas pour leur imposer un ordre venu d'ailleurs, mais pour éveiller ce qu'il y a en elles de plus intérieur, de plus caché, de plus religieux, si vous voulez...

Dans cette perspective essentiellement éducative, qui fait appel à notre responsabilité de catholiques dans une société laïque et pluraliste, j'ai trois remarques à proposer.

- PREMIÈRE REMARQUE : d'une certaine façon nous sommes tous des **héritiers** et c'est cela qui nous réunit autour de cette table et dans cet amphithéâtre. Héritiers,

c'est-à-dire que nous ne pouvons pas ne pas avoir de la mémoire, ne pas nous inscrire dans une histoire ; ne pas participer à un ensemble organisé de croyances et de valeurs qui passent aussi à travers des expressions culturelles, des écrits et des images, des peintures et des musiques, des livres et des monuments.

Et, puisque nous sommes en France et que, d'une manière ou d'une autre, à des degrés divers, nous vivons sous le régime de la laïcité à la française, nous avons la liberté de reconnaître que nous pouvons nous réclamer d'un double héritage : l'héritage des religions, de la religion qui est la nôtre, que nous pratiquons et à laquelle nous adhérons de tout cœur et, en même temps, l'héritage de la tradition laïque, qui a été d'abord une sorte de religion ou de contre-religion, au temps de ses pères fondateurs, et qui tend à devenir aujourd'hui un cadre institutionnel, qui permet un colloque comme le nôtre.

Permettez-moi d'ajouter qu'il m'arrive de prier pour que vienne le temps où nous n'aurons plus peur de nous rattacher à cette double tradition : religieuse et laïque, catholique et laïque, sans oublier les conflits et les incompréhensions du passé, mais en étant plus libres pour affronter les défis actuels.

- Ce sera ma SECONDE REMARQUE : si nous nous reconnaissons loyalement comme des héritiers, nous devons nous reconnaître aussi comme des héritiers **affrontés à une situation relativement nouvelle et même profondément nouvelle.**

Car il est clair, pour la plupart des historiens de la culture, que nous venons après une rupture de traditions, qui est intervenue autour des années 65-75 et qui a atteint toutes les institutions, et en particulier tout le système éducatif, aussi bien du côté de l'enseignement public que de l'enseignement catholique.

Si bien qu'une sorte d'amnésie culturelle marque aujourd'hui les esprits, et qu'une

nouvelle initiation est nécessaire pour faire parler bien des œuvres de notre patrimoine, de Racine à Mauriac, en passant par Voltaire, pour ne rien dire des façades des églises romanes.

En d'autres termes, nous sommes des héritiers qui devons relever le défi de la perte d'une mémoire commune, et nous avons donc à transmettre des valeurs et des images, non plus par des commentaires organisés, mais par une initiation élémentaire. C'est une tâche passionnante, et qui nous demande à nous-mêmes d'être en état d'initiation permanente.

Mais il y a pire que l'amnésie : il y a la formidable ambivalence du phénomène religieux. Car il ne faut pas croire trop vite au retour du religieux. Il faut savoir « raison garder » et reconnaître que les réalités religieuses se présentent aujourd'hui sous deux formes plus ou moins antinomiques.

D'un côté, le religieux et les religions intéressent. Et puisqu'elles intéressent, on les expose et on les vend. Et voilà la religion, chaque religion, appelée à figurer sur le grand marché de la consommation. Tant mieux si l'on propose alors des icônes de la Trinité de Roublev ou de Notre Dame de Vladimir, ou bien des reproductions de la Crucifixion de Matthias Grünewald ! Mais l'on sait bien que, sur ce marché hétéroclite, se trouvent aussi des produits moins recommandables, plus ou moins dangereux ou pervers !

D'un autre côté, on ne peut pas ignorer que la religion inquiète, parce qu'elle est plus ou moins considérée comme une source de violence. Il est facile d'identifier l'Islam à l'imam Khomeiny et au Hezbollah iranien, l'orthodoxie au rêve hégémonique de la Serbie, et le catholicisme à une nostalgie de l'Ancien Régime.

Nous sommes donc des héritiers en butte au soupçon, et nous avons donc la responsa-

bilité, non pas de défendre notre religion comme on défend un parti politique, mais de la pratiquer selon sa vérité originelle, en distinguant pour nous-mêmes l'essentiel de l'accessoire.

Ma troisième et dernière remarque portera sur la façon dont les catholiques en France, l'Eglise catholique en France, cherchent à relever ces défis qui sont devant nous : c'est-à-dire le défi d'une réévaluation des réalités religieuses, qui passe de façon privilégiée à travers notre patrimoine culturel.

Je pense que nous devons d'abord renoncer à une conception utilitaire de l'art et de la culture, comme si l'art et la culture ne nous intéressaient que parce qu'ils servent la diffusion de la foi.

L'art et la culture valent par eux-mêmes. Par eux-mêmes, ils ont la liberté d'éveiller l'esprit à ce qui nous dépasse, au mystère des choses, à la lumière du monde, à la beauté des êtres.

Je me souviens de ma propre expérience d'enseignant. J'ai fait travailler *Phèdre* de Racine à des jeunes de seconde qui venaient de l'enseignement technique. Ce fut une révélation. Racine conduisait ces jeunes à ce mystère complexe des passions dont tout être humain est porteur.

Tant mieux si les théologiens parlent alors du mystère du péché et de la grâce. Mais je reste convaincu que les tragédies de Racine ou les romans de Mauriac tout comme les tableaux de Fra Angelico ou de Rembrandt, ou les cantates de Bach ou d'Olivier Messiaen, donnent accès par eux-mêmes à ce qui nous dépasse et qui s'inscrit au plus profond de nous.

Mais, de la même façon que nous renonçons à une conception utilitaire de la culture et de l'art, nous demandons aussi, pour nous-mêmes, Eglise catholique, que l'on ne nous réduise pas à notre valeur culturelle.

L'église de Saint-Savin-sur-Gartempe, par exemple, n'est pas un musée. Certes, on peut admirer pour elles-mêmes ces images superbes qui retracent l'histoire des hommes, d'Adam à Jésus Christ, en passant par Moïse.

Mais, même si l'on n'est pas croyant, on ne peut pas oublier que ces grandes images surplombent le lieu où le peuple actuel des croyants se rassemble pour poursuivre son pèlerinage.

Et, l'autre jour, au soir du Vendredi Saint, à Angoulême, j'ai admiré encore davantage la grande façade romane de notre cathédrale, avec la superbe Ascension du Christ au milieu des apôtres, alors que nous venions de parcourir les rues de la vieille ville, en faisant le Chemin de Croix. Le Christ de pierre au-dessus de nous attestait en quelque sorte la victoire de cette Croix que nous venions de célébrer liturgiquement.

Un dernier mot, qui provient autant de l'éducateur que de l'évêque. Je constate, comme tous les éducateurs chrétiens, qu'un certain nombre de jeunes accèdent aujourd'hui à la foi d'une façon relativement nouvelle : je veux dire à travers ce que Paul Ricœur appelle l'ordre symbolique, autant qu'à travers l'ordre historique.

Autrement dit, ce n'est pas seulement l'action des hommes dans l'histoire qui les préoccupe. C'est aussi – et ce n'est pas exclusif – ce qui dépasse l'histoire, ce qui

est inscrit dans le cœur et la conscience des hommes. Et pour ces jeunes, souvent, ce sont des expressions artistiques – poésie, musique, théâtre – qui les acheminent vers cet ordre symbolique.

Nous avons à leur égard une grande responsabilité : de désirer et de former une Eglise qui ne se contente pas de parler et d'agir, mais qui apprenne aussi à regarder et à écouter, et pourquoi pas à dessiner et à chanter, en acceptant que l'Invisible de Dieu passe aussi par ces médiations de l'art et de la culture !

Permettez-moi un dernier témoignage : j'étais à Lourdes, dimanche dernier, et j'ai pu écouter *Le Messie* de Haendel superbement interprété par un orchestre et des chœurs de Birmingham ! C'était dans la basilique du Rosaire. Deux jours après, j'étais dans la même basilique pour un rassemblement d'un millier de jeunes de mon diocèse qui sont venus recevoir le sacrement du pardon. Croyez-moi : j'ai entendu alors résonner l'*Alleluia* de Haendel comme si l'élan somptueux de la musique disait, d'une autre manière, la reconnaissance que provoque le pardon de Dieu. Tant mieux si l'ordre culturel et artistique conduit à la même allégresse que l'ordre sacramentel !

Mes derniers mots ne seront pas liturgiques, mais ils expriment une forte espérance pour l'avenir. Oui, vraiment, ainsi soit-il !